

Justement encore on eût appelé le grand-père Benoist, professeur, depuis 1819 et il professa jusqu'en 1872. Cinquante-trois ans, record de longévité professionnelle. Successeur de Nicolas Séjant, premier titulaire de la classe, Benoist allait avoir, lui-même, comme successeur César Franck que Théodore Dubois devait désigner à Ambroise Thomas, alors directeur du Conservatoire. A 15 ans, Camille Saint-Saëns était élève de composition chez Halévy. En même temps que l'orgue il avait travaillé l'harpmonie, le contre-point, la fugue. C'est à cette époque qu'il écrivit sa première composition, une charmante rêverie sur les berges de Victor Hugo :

« Puisqu'il las toute âme  
« Donne à quelqu'un  
« Sa musique, sa flamme  
« Ou son parfum... »

En 1852, il concourait pour Rome sans succès. Ni prix, ni mention. Que les concurrents malheureux du présent et de l'avenir ne perdent donc pas courage ! Il fut fort humilié mais bien vite consolé, car peu de jours après cet échec, il obtint le prix de la Société Sainte-Cécile, société symphonique que dirigeait le violoniste Séghers. Sous le voile de l'anonymat, mais de complicité secrète avec le bon Séghers, il avait envoyé à la Sainte-Cécile, sa première symphonie. L'œuvre parut au programme accompagné de cette note : « Le manuscrit de cette symphonie a été adressé, sans nom d'auteur, au Comité qui, après mûr examen, n'a pas hésité à la faire exécuter. »

Du coin modeste où il se dissimulait pendant la répétition, l'auteur entendait Berlioz et Gounod discuter les qualités et les défauts du compositeur inconnu qui, le lendemain avait reçu cette lettre (1) :

« Signé : Ch. GOUNOD. »

Camille Saint-Saëns ne devait pas faillir à l'obligation qu'il avait contractée.

Ici, nous ne pûmes nous empêcher d'interrompre le maître Widor pour nous extasier sur la richesse et la précision de ses souvenirs.

— Je connais d'autant mieux ce sujet, nous dit-il, que j'ai eu l'honneur, il y a quelque 10 ans, de composer, puis de lire devant mes collègues de l'Académie des Beaux-Arts, une notice sur la vie et les œuvres de Saint-Saëns. Je n'ai que 87 ans, vous ne voudriez pas que la mémoire me fasse déjà défaut !

— A l'âge de 28 ans, continua M. Widor, Saint-Saëns résolut encore une fois de tenter sa chance avec le prix de Rome. Il n'obtint que le second prix :

« Il sait tout, dit Berlioz, mais il manque d'expérience. »

En revanche, Auber qui lui avait toujours témoigné beaucoup de sympathie, au lendemain du concours fit demander pour lui un poème à Carvalho. Ce fut le *Timbre d'Argent* qui, après mille vicissitudes, ne parvint à la scène que de longues années plus tard.

Il donne des concerts en France, à l'étranger. En 1865, je crois, il joua à Leipzig son premier concerto.

Il devait faire la connaissance de Liszt qui d'emblée le pris beaucoup. Peu de jours avant 1870 le maître français est à Weimar. Liszt est alors le directeur artistique du théâtre. Incidemment Saint-Saëns lui parle d'un ouvrage lyrique qu'il est en train d'écrire :

— Le nom de votre ouvrage ? demanda Liszt.

— Dalila.  
— Un sujet biblique ?  
— Sans doute.  
— Oratorio ?  
— Oratorio, théâtre aussi...  
— Eh ! bien, achevez-le, et aussitôt fini nous le jouerons. »

Survient la guerre. Saint-Saëns compose les paroles et la musique d'une cantate de circonstance que Perrin refuse à l'Opéra et qui, transformée, devient la marche héroïque que trois mois plus tard, il dédie à la mémoire d'Henri Régnault.

Mais vous n'attendez pas de moi, je suppose, nous dit notre interlocuteur en souriant, que je vous raconte dans tous ses détails la vie de Camille Saint-Saëns ! Un secrétaire perpétuel a de nombreux devoirs, surtout une veille d'élection. Plusieurs candidats au siège vacant de la section de sculpture se sont fait annoncer pour aujourd'hui. Ce n'est pas parce qu'on refuse sa voix à un homme qu'il faille le faire attendre...

— Mon cher maître, sans vous imposer la longue tâche de retracer pour les lecteurs de *Nouvelles Musicales* la biographie de Camille Saint-Saëns, pourrais-je vous demander quelques anecdotes inédites sur le grand compositeur ?

Le Maître réjéchit quelques instants et dit :

— L'on m'a raconté que Saint-Saëns à l'âge de 20 ans, timide, modeste même, s'était rendu à une soirée donnée par Rossini chez qui le Tout-Paris d'alors affluait régulièrement. Rossini bienveillant a voulu que, ce soir-là, fût exécutée la Tarentelle avec flûte et clarinette du jeune compositeur. Point de programme. La Tarentelle est vraiment d'un esprit tout italien. On l'attribue donc à Rossini. Après l'exécution, c'est en l'honneur du Maître une explosion d'enthousiasme. Rossini souriant laisse faire, puis désigne enfin d'un geste ami le jeune homme discret qu'il avait gardé près de lui.

« Très justes éloges ! je vous en remercie pour l'auteur, que je vous présente... »  
« Chez Victor Hugo. Depuis longtemps, Saint-Saëns désirait voir le Dieu. Il y parvint un jour, mais quelle émotion !  
« J'ai plaisir, lui dit amablement le Dieu à vous voir ici.

« Je ne vous en dirai pas autant, balbutia l'admirateur moins troublé peut-être qu'il ne l'affirma, je voudrais bien être ailleurs. »

Dans l'atelier d'Ingres, Saint-Saëns venait quelquefois. Il a prétendu qu'Ingres n'avait jamais joué du violon et que la fameuse formule se fondait sur une légende. A cette affirmation, je me permis d'opposer un témoignage personnel. Mme Edouard Bertin, morte il y a une quinzaine d'années, était une familière de la maison ; elle y venait le dimanche soir avec Louise Bertin, sa belle-sœur et elle m'a raconté que Louise était l'ordinaire accompagnatrice du peintre-violoniste. Perché, rocoquevillé sur un tabouret, Ingres n'arrivait parfois qu'avec peine à la régularité dans la justesse. Mais un tonnement chromatique l'amenait finalement au port. Louise Bertin cependant, tel un point d'orgue, attendait, regardant, pleine d'impatience, la figure d'Ingres où l'effort, paraît-il, grimaçait un peu.

Saint-Saëns, petit, sec, raide, mécanique, avait la réputation de n'être ni tendre, ni bon. Fausse réputation, il était généreux mais en se cachant. Je sais que, pendant la guerre, sa bourse s'est largement ouverte à bien des œuvres. Reconnaissons toutefois qu'il avait une franchise rude et qu'il se montra capable, un jour qu'une grande dame n'avait pas craint de le poursuivre jusqu'au deuxième étage de la Tour Eiffel, de refouler l'assailante par une épique et puissante apostrophe.

Il eut souvent des réparties heureuses. Le vicaire de la Madeleine lui dit un jour :

« Vous nous jouez, Monsieur Saint-Saëns, de la musique bien sévère, n'oubliez pas que beaucoup de nos paroissiens sont des abonnés de l'Opéra-Comique. A quoi Saint-Saëns répondit :

« Quand vous parlerez en chaire, Monsieur l'abbé, comme on parle en scène, je vous jouerai ce qu'on joue à l'Opéra-Comique. »

Vertu rare, même chez un grand artiste, il savait être impartial. On lui a reproché certain article sur Massenet. Pourquoi ? Cet article est en réalité un très bel éloge de Massenet, puisqu'il se termine par ces mots :

« On a beaucoup imité Massenet, il n'a imité personne. »

Il paraît, cher Maître, que comme improvisateur...

— Comme improvisateur ? Saint-Saëns n'a guère eu son pareil dans toute l'histoire de la musique. Il n'y a qu'un homme qu'on puisse lui opposer sur ce plan, c'est Mozart.

Lorsque Saint-Saëns improvisait, soit au piano, soit à l'orgue, on aurait pu transcrire ses inventions sans y changer une note, sans y apporter la moindre correction. Et ce don précieux ne devait pas l'abandonner dans sa vieillesse. Il garda, jusque peu de temps avant sa mort, toute sa vélocité. Seules, ses forces avaient faibli et son jeu s'en trouvait décoloré.

Quinze jours avant sa mort, il joua chez nous, dans la petite salle de musique de l'Institut, son septuor, avec la perfection mécanique, la souplesse et la vélocité d'un moins de 18 ans. Le lendemain, il partait pour Alger. Je reçus de lui une lettre qui, entre autres, contenait ceci : « J'ai eu tort de rester si longtemps à Paris. J'ai attrapé un rhume dont je n'arrive pas à me débarrasser... »

Le rhume dégénéra en bronchite, la bronchite en congestion pulmonaire et ce fut la fin...

A ce moment précis, l'aimable dame à bandeaux plats, qui garde la porte de l'Académie des Beaux-Arts vint annoncer au maître Widor la visite d'un candidat pour l'élection du lendemain. Forcé nous fut de quitter le maître, non sans qu'il nous eût fait visiter les autres et notamment la charmante petite salle de concert, où le premier samedi de chaque mois ces messieurs de l'Institut se réunissent pour entendre de bonne musique. Puis M. Widor, toujours alerte, nous reconduisit jusqu'en bas par un de ces escaliers torseux comme il en devait exister dans la Tour de Nesle, qui dressait, proche l'Institut, ses redoutables contours...

W. G.

## Échos harmoniques Sous d'autres cieux

### LE CARNAVAL DES ANIMAUX

Au temps des premiers fox-trots, un couple se trouvait dans un restaurant où l'on dînait en musique. Au dessert, le violoniste s'approcha de la table, son violon sous le bras, s'inclina et demanda « quelle musique pourrait bien faire plaisir à Madame ».

— Jouez-nous Le Cygne, fut la réponse.

Le violoniste se retire vers son orchestre. Un concubinage animé a lieu entre les quatre ou cinq musiciens, et le violoniste revient vers la table des dîneurs avec son plus gracieux sourire :

— Madame, dit-il, nous n'avons pas Le Cygne, dans notre répertoire. Mais, voulez-vous que nous vous jouions, à la place... Le Pélican ?

### LA ROMANCE ET LES PAROLES

La critique est aisée... En présence d'efforts quels qu'ils soient qui méritent tout au moins la considération, on rencontre toujours des mauvais plaisants pour faire, comme on dit, de l'esprit à tort et à travers.

Les concours du Conservatoire nous en fournissent la preuve. Il se trouve tous les jours, au milieu du public, quelques personnes venues là avec l'intention, bien arrêtée, de se moquer des concurrents, sans songer que souvent l'avenir de ceux-ci se joue en ce jour important.

Une des élèves de la classe de chant avait choisi comme morceau de concours Les Troyens à Carthage, de Berlioz. La fin de ce morceau comporte ces mots : « Ma carrière est finie... »

Un groupe de spectateurs qui s'étaient déjà amusés aux dépens des autres candidates eurent beau jeu de manifester leur hilarité à ce moment-là. Mais la décision du jury vint leur démontrer, heureusement, qu'il ne faut pas attacher trop d'importance aux textes.

### MUSIQUE ET ELOQUENCE SACREE

L'on peut dire sans exagération que le maître Paderewski remporta, l'autre soir, un des plus beaux succès de sa carrière, au cours du récital qu'il donna au bénéfice des intellectuels juifs persécutés. Celui qui sut, dès la naissance de la Musique pour Tous, lui marquer sa sympathie d'une façon si précieuse et si spontanée, ne se montre jamais aussi grand et aussi émuant que lorsqu'il se dépense pour quelque juste cause.

L'auditoire lui marqua sa reconnaissance par de folles ovations. Quant au R. P. Sanson, dont l'éloquence fut à la hauteur de sa très belle conscience, il récolta, lui aussi sa part des applaudissements. Mais il va sans dire qu'il se refusa à revenir saluer le public...

### UN CRITIQUE MUSICAL

Dans certains restaurants, l'orchestre de naguère a été remplacé par un phonographe agrégé d'un haut-parleur du plus tonitruant effet. Il faut reconnaître que dans le grill-room du Cofisée la musique mécanique que l'on sert aux clients est éclectique à souhait. Le son leur en arrive adouci à dessein.

Mais cela n'était pas du goût l'autre soir, d'un brave provincial, qui se plaignait de ce que la musique ne « faisait pas assez de bruit ».

— Si vous entendiez le phonographe du Café du Commerce de chez nous, dit-il à l'un de ses voisins, vous m'en diriez des nouvelles. Cela, c'est un instrument : on l'entend jusqu'à l'autre bout de la place de la Gare. Ce n'est pas comme ce vieux machin tout usé qu'ils ont ici. Ah ! elle est belle, leur musique aux Parisiens !

### A LA MEMOIRE DE BENJAMIN GODARD

Dimanche dernier, à l'occasion de l'inauguration d'un buste et d'une plaque commémorative à la mémoire de Benjamin Godard, auteur de Jocelyn et de la Vivandière, deux cérémonies eurent lieu en Seine-et-Oise, à Taverny, où repose le célèbre musicien et à Villiers-Adam, à quelques kilomètres de Taverny.

C'est dans une rustique maison de Villiers-Adam que Benjamin Godard composa ses deux chefs-d'œuvre, dont certains passages sont dans toutes les mémoires. Combien d'autres œuvres ne nous eût-il pas données, s'il n'était malheureusement mort en pleine jeunesse !

### MUSIQUE HINDOUE

La musique hindoue est, s'il faut en croire la légende, la plus ancienne de toutes. Les plus vieux documents sanscrits racontent que Shankar, dieu de la mélodie, se promenait un jour dans un jardin lorsqu'il entendit deux femmes échanger quelques propos. Aussitôt il toucha du doigt les cordes de son bina, l'ancêtre des modernes cithares. Il reconnut que la troisième corde de son bina et la voix féminine avaient le même son, s'accordaient exactement entre elles.

Cette histoire est bien dans la poésie traditionnelle hindoue. Elle établit que le bina existe sans doute depuis des milliers d'années. C'est, comme nous l'avons dit, une sorte de longue cithare dont les musiciens hindous se servent pour s'accompagner. « Accompagner » n'est pas toutefois le mot, car ils utilisent leur instrument uniquement pour scander leurs mélodies. L'audition peut en sembler monotone. En réalité, les accords successifs qui naissent sous les doigts de ces aèdes sont tissés de modulations presque imperceptibles, car la gamme hindoue est constituée par 22 tons, demi-tons et quarts de ton. De plus, le rythme change sans cesse jusqu'à rappeler quelquefois le Stravinsky du « Sacre du Printemps ».

Mais, de même qu'un artiste comme M. Segovia a pu, en quelque sorte, excéder la guitare et, grâce à ses dons exceptionnels, étendre à l'infini le répertoire jusqu'au-delà de cet instrument, de même nous avons été surpris, ces jours-ci, à Paris, de la virtuosité d'un joueur de bina, le Pandit Onkar Nath Ji, le maître des maîtres actuels de l'Inde. Il ne se borne pas à utiliser son bina pour scander ses mélodies, mais il s'en sert comme d'un instrument complet, et il en tire des effets qui sont un pur ravissement. Il faut une oreille bien exercée pour percevoir toutes les inflexions de cette musique. Le pandit Onkar Nath Ji a emmené dans son voyage autour du monde, son frère, le pandit Romesh Chandra Ji, qui, lui, est un virtuose du tabla-rang, constitué par une série de tambours accordés en des tons différents. Le tabla-rang est d'ordinaire un instrument d'accompagnement dont le son a quelque chose de poignant et de mystérieux, mais l'artiste qu'est Romesh Chandra Ji sait également exécuter de son, et rien n'est plus évocateur de la jungle aux mille secrets que ces sons secs et sourds aux tonalités différentes et au rythme savamment varié.

Ces deux artistes hindous ne trouveront peut-être pas à Paris l'occasion de révéler leur savoir-faire. Nous n'en sommes que plus heureux d'avoir pu dire à nos lecteurs quelques mots sur la musique hindoue, fidèles à notre formule, selon laquelle rien de ce qui est musical ne doit nous rester étranger.

## Les œuvres musicales belges à la gloire de l'eau

On sait que les fêtes de la « Semaine de l'Eau » viennent de se dérouler à Bruxelles. Elles ont été inaugurées par un grand concert au Palais des Beaux-Arts où figuraient uniquement des œuvres écrites par des compositeurs belges et inspirées par l'Eau. On entendit des fragments symphoniques de *La Mer* de Paul Gilson, une *Marine* en deux mouvements de M. Alfred Mahy, des œuvres vocales flamandes, interprétées dans le texte original par M. Maurice de Groote ; et une *Cantate* de Gustave Huberti, écrite en 1900 pour l'inauguration du service des eaux de Boec, œuvre essentiellement belge, qui termina magnifiquement la séance avec les fanfares, cloches, chœurs mixtes et chorales d'enfants.

### UN MONUMENT DEBUSSY A SAINT-GERMAIN

On sait que le « Comité du monument à Claude Debussy » offre à la ville de Saint-Germain un monument du grand compositeur, œuvre du statuaire Maillol : la remise en aura lieu le dimanche 9 juillet, à 15 heures.

(1) Voir la lettre manuscrite ci-contre.